



Jean-Paul Riopelle (1923-2002), *Des marais*, 1973, Huile sur toile, 100 x 81 cm.
Photo : Christian Baraja, studio SLB, Courtesy Galerie A&R Fleury.

L'art en jeu(x)

Une splendide expo collective à la galerie **A & R Fleury** touchant au plus près à ce qu'il y a de tactile dans la peinture de **Riopelle, Hantai...**

PAR DAMIEN AUBEL

C'est un évident dont il ne demeurerait, comme trace, qu'un tracé. Celui de l'indication, sous les espèces d'une quadruple bordure bigarrée, d'un cadre vigoureusement coloré, sertissant une surface qu'une ascèse chromatique a gardée d'un blanc uniforme. C'est un Sam Francis, de 1967, et ce vaste plateau, avec la franche découpe de sa délimitation extérieure, pourrait emprunter son titre au Simon Hantai accroché non loin : une *Tabula* de 1980. Encore que cette dernière ne soit pas immaculée, quadrillée qu'elle est de teintes vives dessinant la grille d'une combinatoire visuelle – ou le damier d'un merveilleux jeu visuel.

Avançant quelques pièces de choix comme on les pousserait sur un échiquier, cette exposition collective privilégie la main qui peint à l'esprit qui conçoit une *cosa mentale*. Elle met en relief l'épaisseur ou l'évaporation de la matière de l'œuvre, son hétérogénéité substantielle (goudron chez Bernard Venet, clous chez Bernard Aubertin...), les manipulations qu'on lui inflige. À quoi jouent-ils ces artistes ? Ou plutôt, si je ne craignais l'admonestation de mon correcteur, à quoi « joujouent-ils » ? Tant ces *Intersections* semblent recouper un autre tableau : celui des puissants amusements enfantins que dresse Baudelaire dans sa *Morale du joujou*.

« L'inextricable fouillis [des] formes bizarres et [des] couleurs disparates » d'un magasin de jouets renferme « toute la vie en miniature » : ces lignes ne s'appliquent-elles pas, par une singu-

lière prémonition, à l'extraordinaire *Des marais*, de Riopelle et de 1973, où les minces saillies, la myriade de cavités qu'elles ébauchent dans la peinture, composent le plus enchevêtré des paysages ? Cet acrylique sur cellotex d'Alberto Burri, cette complexe conformation qui semble multiplier à plaisir toutes les possibilités d'inclusions, de contacts et d'enchâssements entre ses différentes aires, n'esquisse-t-il pas la cartographie d'imaginaires territoires ?

Et ne sont-ils pas comme les enfants qui « jouent sans joujoux », estimant à haut prix ce qui est trois fois rien, faisant de dénuement vertu, Yves Klein, avec ce très petit format de 1957, et la contraction monochrome, monomaniacale de sa palette, ou encore Claudine Draï, géniale chiffonneuse qui travaille le papier de soie comme les marbriers de la Renaissance les creux et les saillies de leurs monuments ? Klein et Draï, avec le seul bleu ou ce seul matériau banal, manifestent cette « haute puissance imaginative » dont l'acmé est l'enfance. Qui, si elle se satisfait, pour les enchanter, de babioles, n'est en rien inoffensive.

Car voici le « joujou barbare », pas seulement, comme le voulait Baudelaire, en raison de ses matériaux frustes, mais bien de la férocité qu'il trahit. Faut-il supplicier, sadiser la pâte où l'on empreint son art ? La question intéresse la psychanalyse autant que l'esthétique, mais il suffit d'observer ce Tàpies de 1962, *Four Red Crosses*, farouche peinture de guerre : les jeux de l'art sont dangereux.

**INTERSECTIONS.
TEXTURE & SURFACE**
Galerie Fleury, jusqu'au 30 avril

**CATALOGUE INTERSECTIONS.
TEXTURE & SURFACE**
Éditions Kimara, 68 p.

**ANCIEN RÉGIME CHANGE PART 2.
EN GERMINAL : LES PRINTEMPS DE GUERRE**
Umar Rashid, Galerie Almine Rech, du 13 avril au 4 mai

Césure. Reset. Point zéro. La colonisation comme confiscation du point origine : *terminus ad quo* imposé par les empires aux nouveaux sujets, aux nouveaux assujettis. Le temps, l'Histoire, commencent maintenant, avec les canons, les fusils, les fers. Avant ? Un coup d'éponge, de baguette (de tambour) magique, et rien : ni événements, ni ancêtres. Après ? L'usante monotonie de l'oppression. Mais voici Umar Rashid (né en 1976). Umar Rashid, sa fausse naïveté, celle de Bayeux, celle de la chronique fourmillante, celle du grand spectacle historique de l'image immobile. Voici les guerres coloniales du XVIII^e rallumées, détournées. Voici, pêle-mêle, uniformes d'hier et véhicules de la modernité, superhéros comme réchappés de *comics*, démons et merveilles, déserts et volcans, paysages saturés de significations et de mémoire. Le temps des vaincus retrouve toute sa profondeur de champ, ces mêmes vaincus se savent, pour emprunter à la grande Tracie Morris, « bambins nés depuis des toises d'histoire ». –**DAMIEN AUBEL**